Vol. I. SAINT-BONIFACE, MANITOBA, 9 FEVRIER 1921 No 12

ABONNEMENTS

Canada, par année $1.00
Etats-Unis, par année 1.50
Europe, par année 2.50

Tarif des Annonces

Par pouce .... 50 sous

ANNONCE LEGALES

1ère insertion, parligne .... 12 sous
Chaque insertion subséquente 8 sous

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 35 sous chacune. Petites annonces, 50 sous.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIE ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS

Toutes communications concernant le journal ou l'imprimerie devront être adressées :

Le Manitoba
42, Avenue Provencher
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphone : 1235

A PROPOS D'AUTORITE

Rien n'est plus beau, mais rien n'est peut-être plus rare que l'exercice parfait de l'autorité, soit à l'école, soit dans la famille; cela vient de ce que les éducateurs n'ont pas eux-mêmes grandi sous une autorité parfaitement exercée; cela vient du peu de soins que consacrent à l'acquérir les futurs éducateurs, cela vient surtout de l'esprit d'émancipation qui tue dans nos foyers les traditions séculaires de respect, de soumission et d'obéissance qui ont jusqu'ici fait leur honneur.

N'ayant pas appris à obéir nous savons mal commander.

Aussi le travail est-il considérable pour un éducateur, en ces temps difficiles, d'acquérir de l'autorité, de l'exercer en la conservant, et d'asseoir, dans le milieu où il l'exerce, une tradition d'ordre et d'obéissance; c'est peut-être la grandeur de la tâche qui empêche tant de jeunes ménages, tant de professeurs ou d'institutrices de travailler à redonner à l'autorité sa place, son prestige et son lustre.

L'entreprise n'est pourtant pas impossible; elle est même intéressante à poursuivre, et féconde en progrès; car on n'a pas idée des résultats surprenants et souvent inespérés que peut amener l'application constante à vivre pendant, disons, quelques mois, selon certains principes éprouvés d'éducation chrétienne.

C'est dans l'espoir de contribuer à quelque restauration de ce genre, que nous voudrions condenser ici, en les commentant brièvement, les théories très pratiques d'un livre qui mériterait d'être fameux. (1)

* * *

On s'accorde à déplorer que l'apparition d'un nouveau-né dans un jeune ménage prenne si souvent les parents au dépourvu en matière d'éducation; et cependant le père, pour acquérir le droit d'exercer son métier ou sa profession, la mère, pour conquérir un diplôme ou une habileté, se sont astreints à des études et à des exercices qui ont duré parfois de longues années; mais, par une anomalie sans égale, ils ont entrepris de former des enfants, de les élever, sans s'être jamais préoccupés de connaître les règles fondamentales du plus difficile et du plus noble des arts. Aussi l'enfant, le premier, celui qui le suit et ceux qui les suivent, restent-ils l'objet d'expériences faites au hasard, sans méthode, sans suite et sans progrès.

Dès lors, c'est l'incohérence dans la direction de la famille, et c'est le désarroi dans les tempéraments; ceux-ci restent en friche jusqu'à ce que les parents ,impuissants et lassés, demandent à un pensionnat de refaire, et à quel prix! ce qu'ils ont une fois bien gâté.

Ce qui se passe dans les familles se répète parfois à l'école, quand le maître ou la maîtresse n'ont, sur l'éducation des enfants qu'on leur confie, que de vagues souvenirs livresques et se contentent de leur médiocrité pédagogique sans apercevoir la portée sociale du mauvais exercice de leur autorité.

* * *

L'attention des éducateurs loit porter avant tout non pas sur l'autorité mais sur la manière d'exercer l'autorité; car on peut avoir l'autorité, toute l'autorité, et manquer totalement d'autorité. On peut être à la fois le père et l'esclave, la mère et la servante; on peut être le chef nommé mais non pas obéi, être le gendarme et non pas le gardien, être le pion et non le surveillant. Il y a la manière, la mauvaise et la bonne. La bonne manière d'exercer l'autorité consiste beaucoup moins à choisir et à établir des méthodes, qu'à créer chez l'éducateur et chez l'enfant des dispositions qui facilitent l'éducation et la rendent fructueuse. La meilleure méthode, l'unique bonne méthode, n'existe pas encore; il n'y a que les meilleurs éducateurs, ceux qui savent bien se servir de méthode raisonnables, et elles sont nombreuses.

Les dispositions requises pour le bon exercice de l'autorité sont, avant tout, intérieures.

La conduite extérieure et naturelle de l'enfant correspond à ses dispositions intimes; on ne modifiera, on n'améliorera, d'une façon durable, sa conduite extérieure qu'en modifiant pour le mieux son attitude morale; c'est donc toujours le fin fond de son âme que l'éducateur doit s'efforcer d'atteindre et d'influencer; il ne s'agit pas, en effet, d'habiller l'enfant, mais de le nourrir; il ne s'agit pas de lui donner de l'apparence, de la façade, mais une valeur réelle; il faut lui épargner les présents factices ou précaires, il faut le doter de façon permanente.

Les dispositions intérieures ou morales à créer chez l'enfant doivent rendre l'acceptation de l'autorité facile et naturelle; les disposition à acquérir par l'éducateur doivent rendre son autorité acceptable, désirable même, et efficace dans la mesure de son acceptation. Voilà l'idéal.

La vraie éducation n'est pas un enseignement; elle est un entraînement, une gymnastique, une discipline morale. Elle vise à exclure l'automatisme; à mesure que l'enfant grandit, elle substitue en lui aux mouvements instinctifs ou mécaniques, des habitudes conscientes et désirées, à la succession inintelligente des phénomènes, la direction intelligente des principes chrétiens.

Elle est intelligente, elle est morale; elle suppose deux âmes : l'âme de l'éducateur et l'âme de l'enfant, une âme qui se connaît et une âme qui se cherche, une âme qui comprend et une âme qui est attirée par la sympathie bienfaisante d'une autre âme.

L'éducation chrétienne est donc un travail d'âme à âme; c'est la transfusion dans une âme nueve de ce qu'il y a d'élevé et de bon dans une âme déjà formée.

Attachons-nous donc à connaître l'enfant, et pour cela, observons-le.

Observons-le avec patience, avec une légitime et minutieuse curiosité; observons-le.

Observons-le avec patience, avec une légitime et minutieuse curiosité; observons-le surtout avec sympathie et respect, sa valeur personnelle et sociale d'aujourd'hui et plus encore de demain mérite le respect, et sa faiblesse native mérite la sympathie pour la raison très simple qu'on ne saurait lui faire vraiment du bien sans l'aimer.

* * *

Il y a trois manières différentes d'exercer l'autorité: la manière implacable et brutale de celui qui n'y voit d'autre but que de plier les volontés; la manière débonnaire et faible de celui qui a peur de gêner et qui ne croît pouvoir donner un ordre sans la libre acceptation de son dirigé; enfin, la manière ferme et souple à la fois du chef qui évite aussi bien la brutalité que la pusillanimité mais sait tenir un juste compte de la variété indéfinie des tempéraments et des caractères.

Faut-il ajouter que la manière ferme et souple est la seule bonne et que par elle seule, l'autorité de droit peut devenir une autorité de fait.

L'autorité de droit est fondée sur Dieu même; car le bon Dieu, ayant créé l'homme sociable, a, le fait même, établi dans le monde des relations d'autorité et de sujétion sans lesquelles ni la vie familiale, ni la vie sociale, ni la vie internationale ne seraient possibles.

Se soumettre donc, ou se faire obéir, c'est respecter l'ordre divin; d'où il suit que, pour bien obéir et pour bien commander, il faut d'abord croire en Dieu; il faut ensuite comprendre l'importance qu'il y a, pour le bien général, que les activités particulières soient contenues, orientées. Mais l'argument de l'intérêt général ne saurait remplacer la vérité première que l'autorité vient de Dieu.

L'autorité basée uniquement sur la force, l'autorité fondée uniquement sur l'indulgence peuvent obtenir certains résultats momentanés, mais, en réalité, elles aboutissent, logiquement, la première à la révolte ou à l'abrutissement, la seconde au désordre, à l'anarchie.

L'âge des éducateurs, leur expérience, la force de leur intelligence, l'ascendant de leur caractère peuvent finir par ne valoir plus grand chose aux yeux de la jeunesse qui grandit et que le joug fatigue; mais si elle a été habituée à voir, au-dessus de tout cela, dans l'autorité, une délégation divine,elle lui restera nécessairement plus soumsie et plus respectueuse. Car toutes les autres prérogatives sont essentiellement précaires; seul, le fondement divin est stable.

* * *

L'autorité, impersonnelle et absolue en principe, devient personnelle et relative dans les représentants qui l'incarnent. Que faudra-t-il à 'éducateur pour être à la hauteur de sa tâche et ne la point compromettre par son insuffisance? Comment réussira-t-il à rendre de fait une autorité de droit?

Qu'il soit d'abord fort, physiquement; la force saute aux yeux; la force en impose, elle et tout ce qui l'exprime comme la stature, l'allure, le ton de voix, le regard énergique, la démarche et jusqu'à l'adresse au jeu.

Or, dans le commandement, le recours à la force devient d'autant moins nécessaire que sa présence est plus manifeste; il importe donc beaucoup à l'éducateur qui veut gouverner avec facilité de corriger soit la nonchalance de sa démarche, soit la mollesse de ses attitudes, soit encore l'hésitation de son débit, l'indécision de son regard ou l'imprécision de ses gestes.

De plus, dans l'exercice du gouvernement, tout tic, toute manie est une infériorité dont on doit chercher à surprendre chez soi l'existence et dont il faut avoir grand soin de se débarrasser.

Voilà pour l'élément disons physique et secondaire de la vraie supériorité; il y a plus, cependant et mieux: il y a le facteur psychologique; et c'est le principal.

Il consiste dans une triple force immatérielle mais d'autant plus efficace qu'elle agit sur des éléments plus raffinés; c'est d'abord la compétence qui est la force de l'intelligence enseignante, en second lieu, l'énergie qui est la force de la volonté dirigeante et, troisièmement, la vertu, qui est la force séduisante d'une personnalité obéie, aimée et respectée.

La force physique ne saurait suppléer à l'absence de compétence, d'énergie et de vertu, mais cette force intérieure et rayonnante peut à la vérité se passer de l'autre.

Sauf celle de Dieu, toute supériorité est relative, toute supériorité a ses tâtonnements, ses lacunes, ses faiblesses multiples et bien naïfs sont les dirigés qui s'en scandalisent ou les supérieurs qui s'en découragent; c'est faire table rase des suites du péché originel.

Notons, du reste, que les esprits courts s'arrêtent instinctivement d'abord aux faiblesses; que les esprits à longue portée, les esprits mortifiés aussi, tiennent compte avant tout de la supériorité, puis des faiblesses qui l'accompagnent; ils se font même une gloire de les pardonner et de s'en trouver de compensatrices.

L'autorité, de son côté, doit donc sans cesse, malgré ses lacunes, apparentes ou non, viser à se rendre acceptable au dirigé; se faire accepter, disons-nous, mais non mendier l'obéissance, se faire accepter mais non pas s'imposer d'une façon autoritaire, tyrannique.

Ce dernier régime correspond au machinisme dans le monde industriel, au dressage dans l'élevage des bêtes; il coordonne, il économise, il réduit, mais il ne saurait élever; par lui les volontés faibles deviennent facilement lâches et viles; par lui, les fortes s'en vont tout droit à la révolte.

Au régime d'autorité absolue qui crée fatalement une opposition radicale entre celui qui commande et celui qui obéit, il faut préférer celui d'une sage autonomie; l'autorité, sous lui, n'est pas discutée mais comprise; le subordonné est amené à voir qu'il n'est tout lui-même que quand il se considère dûment inséré dans la société, que la poursuite du bien social est la poursuite de son propre bien et que l'obéissance donnée à la loi qui dirige cette poursuite est une obéissance de coopération, une obéissance librement, volontiers consentie, une obéissance qui se résout en pure autonomie.

A son tour celui qui commande doit se souvenir qu'il fait partie d'un tout, sympathiser avec lui, jouir de l'ordre ou souffrir du désordre qui y règne; surtout, il doit se garder d'imposer son autorité pour autre chose que pour rendre service, l'autorité n'étant jamais un but mais un moyen d'atteindre le but, c'est-à-dire, le bien des subordonnés.

Peu doit lui importer de conquérir et de posséder les âmes; ce qu'il lui faut, c'est de leur fournir les moyens de prendre possession d'elles-mêmes; peu doit lui importer d'être une volonté qui domine; ce qu'il lui faut, c'est d'être une volonté qui se prête à d'autres volontés pour les aider à se dominer elles-mêmes; peu lui importe d'être reine ailleurs que chez elle si elle reste une influence pénétrante, douce et puissante à la fois qui incline irrésistiblement à penser juste et à vouloir droit.

Eduquer, élever, c'est servir, servir, c'est se donner. Elever les âmes, c'est se donner aux âmes.

Il ne saurait donc y avoir d'éducation chrétienne sans le don de soi.—(Semaine Religieuse de Québec) V. G.

(1)—**L'Autorité dans la famille et à l'école** par M. l'abbé F. Kieffer, prêtre, supérieur du Collège Saint-Etienne le Strasbourg, 3e édition, ouvrage couronné par l'Académie française, Paris. Beauchesne, 1920.—C'est le maître livre d'un maître éducateur.

UN AS DE LA TRIBUNE

MERITAN, DEPUTE DE PROVENCE

La mère Provence, qui a battu l'aubade,
La mère Provence, qui tient le drapeau...
—Frédéric Mistral.

L'aiguille de l'horloge marquait six heures un quart. La Chambre avait entendu un discours marqué de Paul-Boncour— manqué par l'embrouille de la pensée, tiraillée entre le bon sens et le parti, sauf un bel éloge de Bainville— un topo fort convenable, mais peu entraînant, de Peuch, un exposé intéressant de Chassaigne-Goyon, qui parle malheureusement trop bas, une magnifique harangue et sage de Magallon, orateur né, d'inspiration lyrique et généreuse. De nombreuses voix criaient à la clôture. C'est dans ces mauvaises conditions que Méritan, député de droite, de la réégion d'Apt-en-Provence, monta à la tribune, d'un pas délibéré. C'est un homme grand, solide, au visage régulier et fier, à la voix puissante et nuancée, au regard droit, qui a, je crois, atteint la cinquantaine, mais qui possède la fougue ordonnée et l'énergie d'un esprit clair, donc une inépuisable provision d'eau de Jouvence. Avocat et juriste éminent, il est bien connu dans le pays d'Avignon et d'Apt et généralement en terre de Provence; pourtant, c'étaient, à proprement parler, ses débuts à la tribune du parlement.

Dès les premiers mots, dès le premier geste, il apparut à tous qu'une puissance nouvelle prenait possession de cette tribune et l'intérêt se manifesta sur les visages. La Chambre est une sélection d'auditeurs, de gens qui, dans tous les partis, connaissent les difficultés du métier et, en conséquence, aprécient le talent. Il y a deux sortes d'orateurs : ceux qui font un effort et arrivent à maîtriser la timidité, le respect humain, toutes les inhibitions du langage articulé, mimé et nu, devant les sentiments, opposites et divers, de l'assemblée. Ceux qui, naturellement, et par une sorte d'exaltation et de dédoublement intérieurs que j'ai appelés l'état second, vont toucher, frapper, émouvoir, et quelquefois transporter, les imaginations et le système verbal et compréhensif de ceux qui les écoutent, adversaires, amis, où simples indifférents. Méritan appartient à la deuxième catégorie. Il a son plan, mais il improvise, condition essentielle de la transmission émotive; et les secousses, qu'il communique à l'assistance, la retiennent, chargées d'effluves, dont il enrichit sa démonstration. Il fait, de ses auditeurs, même rétifs, peu à peu subjugués, des collaborateurs invisibles.

Il faut lire ce discours à l'Officiel. Ce n'est pas seulement un incomparable morceau d'éloquence, nourri—sans nul poncif, ni cliché, ni ron-ron — de la meilleure moelle des classiques. Car il y a d'excellents orateurs, comme Briand et Viviani, chez qui l'absence de culture dévoile une misère de pensée dans la richesse verbale, telle une robe de soie doublée de haillons. C'est encore, ce discours, un acte de courage intellectuel, d'affirmation, et, donc, de conquête et de pénétration. Catholique convaincu, Méritan a trouvé, pour reconnaître et glorifier le rôle du Pape, les arguments les plus vrais, les plus profonds, dans la forme la plus sobre e saisissante. Les formules sortaient de ses lèvres avec l'autorité, la noblesse dignes du grand sujet. Compagne de la foi catholique, la vertu de précision, si efficace qu'elle brise l'erreur au passage, apparaissait dans cet esprit latin, qu'illumine la splendeur provençale. Le plus bel éloge que j'en pourrais faire, et qui ira au coeur des Avignonnais Dyaptésiens, des compatriotes de ce bel avocat de la plus sainte des causes, c'est qu'il fut, avant-hier, et jusqu'au tréfond, mistralien. Les sommets de cette harangue, harmonieuse et vibrante, sont, et de beaucoup, avec un discours de M. Guibal, ce que j'ai entendu, depuis un an, de plus convaincant et de plus fort. Aussi la presse républicaine, en général, ne donne-t-elle, de ce complet succès d'un droitier, qu'une image affaiblie, ou nulle. La prochaine saloperie d'un Henry Bataille, dramaturge faisandé jusqu'à la puanteur, occupera plus les journaux parisiens que le discours de Méritan. Et pour-tant ce discours est une date et il a servi la Patrie.

Pendant que notre ami, si modeste dans le privé, prenait ainsi la Chambre, non aux entrailles — ce qui est plus facile — mais à la raison, je regardais les uns et les autres : Moro-Giafferri, avocat de grand talent, mais parlementaire intempestif, semblait fort intéressé. Il en était de même de Varenne — celui qui croit que Louis XIV, et Louis XVI étaient autrichiens — assis auprès de Briand Aristide, pareil à un dentier dans un paquet de poils et de cheveux. L'un et l'autre savent parler, s'ils ignorent le reste, et sont capables de juger un nouveau. Ils échangeant des impressions où se devinait, de loin, une surprise ironique et inquiète. C'est qu'en effet les valeurs, les valeurs réelles, donc concurrentes et menaçantes, sont, à droite, plus nombreuses qu'à gauche. Chaque semaine, une nouvelle force apparaît de ce côté de la Chambre, avec un Guibal, un Le Cour Grandmaison, un Magallon, un Magne, un Ruellan, pour ne citer que quelques nouveaux.— Viennent les heures graves, que nous ménage la somnolence actuelle des gouvernants, jointe à l'imprévoyance folle du régime, et cette supériorité des hommes d'ordre—chez lesquels l'énergie vaut l'intelligence — apparaîtra brusquement au pays inquiet, en dépit de la consigne imbécile des journaux dits d'information. Du train dont vont les choses, ma conviction est qu'avant la fin de cette législature, l'Allemagne relèvera la tête et le bras, de façon telle que nous nous trouverons acculés à la nécessité d'une intervention vigoureuse. Cette intervention exigera la cessation à l'intérieur, de toute menée révolutionnaire le bouclage immédiat des agitateurs.

A ce moment, le centre parlementaire, manquant de direction et de chefs, mais profondément et ardemment patriote, bloquera spontanément avec la droite, où il sera heureux de trouver la doctrine qui lui fait défaut, avec les tempéraments d'action et les troupes militantes que réclameront ces circonstances critiques. C'est pourquoi tout ce qui fortifie la position de la droite de la Chambre doit être considéré avec intérêt et sympathie, non seulement par les groupes de droite, mais encore par le bloc national, par ceux que j'appellerai les clemencistes. Il ne me paraît pas douteux que nous serons amenés, à un moment donné, les uns et les autres, à défendre le pays de concert, contre une nouvelle invasion et contre la menace jointe révolutionnaire, complice de cette nouvelle invasion. C'est en cela que les succès de droite, comme celui de Méritan, intéressent le centre et que, réciproquement, le succès du centre appellent l'attention et le concours de la droite. Il importe que la nation connaisse les têtes du prochain barrage qu'il faudra, demain ou après-demain, opposer au péril extérieur, ramené sur nous par l'inertie de srépublicains et la faiblesse effarane de leur régime.

—Léon Daudet, Député de Paris.
(L'Action française).

FEUILLETON DU "MANITOBA"

No 29

Le Grand Mufflo

Par Pierre L'Ermite.

Décidément, c'était Mufflo, rien que Mufflo qui dépensait... En femme habile, elle ne fait semblant de rien, se montre même aimable, gracieuse, avenante, devante la grosse figure fermée, impénétrable, de son mari.

Seulement, parfois, à table, elle cessait de manger et arrêtait son regard bleu d'acier sur Mufflo qui, le nez dans son assiette, semblait toujours maintenant réfléchir à de mystérieuses combinaisons...

— Ah! mon gaillard, tu fais des cachotteries avec moi?... Va, gros pépère!... Tu as beau jouer serré ... Je sais une petite ame qui traverait le joint et percera à jour ce que tu caches avec tant d'ostination!...

Comme d'habitude d'ailleurs, en l'absence de Mufflo, les tiroirs furent soigneusement tournés et retournés, surtout un petit secrétaire drôle, en forme de piano, avec despieds dans le genre de ceux de son mari, meuble à secret, donné avec intention par sa chère moitié, et dont elle a trois fois les doubles clés

Or, un soir, pratiquant les fouilles habituelles, quelle ne fut pas la stupéfaction de Léontine en trouvant dans un tiroir une vraie collection de photographies bleues, au ferro-prussiate, représentant un prêtre dans toutes les circonstances extérieures de son ministère... un maigre petit abbé vu de dos, de face, de profil, de trois-quarts...., réglant laborieusement la course d'un cocher...., se creusant une place sur une impériale de tramway, étendant la main pour voir s'il pleut..., rattachant le lacet de son soulier, etc.,, etc...; bref, toute une série de photographies, aussi peu compromettantes qu'instantanées.

Longtemps, Léontine réfléchit en face de ces épreuves.

Naturellement, ce n'était pas Mufflo qui les avait faites... Le pauvre garçon, faire de la photographie!...

Donc, il les faisait faire!...

Donc, il les payait!...

Donc, il jetait à ses haines l'argent de la communauté!... Et, de déduction en déduction, la petite Léontine en arrive à se rendre compte, d'une façon presque complète, de l'exacte vérité...

Plus elle regarde, plus elle est convaincue de la connaître... Cette figure de prêtre? Elle l'a vue au moins une fois dans sa vie.... dans une circonstance qu'elle ne précise pas encore, mais elle la trouvera ceratinement.

Alors, elle monte dans sa chambre, prend une loupe... et, une à une, revoit chaque photographie sous la clarté ardente de la lampe.

Tout à coup elle pousse un cri..

— Mais j'y suis, c'est le petit abbé qui a fait le baptême des Préfleury!...

Et aussitôt tout s'explique... Tout, pour elle aussi, devient lumineux : son mari n'a pas menti, hier, quand il prétendait filer des curés... Elle a maintenant l'explication de ces allures étranges... de ces toilettes pitoyables dans lesquelles il rentre, de ces faux-cols tout zébrés de sueur.... de ces pantalons boueux et effrangés, de tout cet ensemble qui, depuis un mois, fait ressembler son mari à une sorte de déménageur au soir de la journée faite...

Et c'est pour cette bêtise que s'envolent les chers billets bleus. Et elle n'a pas vu clair plus tôt... Ah! ces boeufs! Quand ils veulent se mêler d'être malins, ils descendent à des profondeurs d'idiotisme tellement insoupçonnées, que les plus intelligents en sont déconcertés!...

Seulement, stoppe, mon petit Mufflo! Tu vas t'arrêter... Et tout de suite!.. N'oublie donc pas que c'est pour ton argent que ta petite femme t'a épousé. Elle seule a le droit de jouer la valse des écus... Et puis... tu ne voudrais pas les embrouiller, les combinaisons de Léontine? Si tu fais filer l'abbé... c'est pour lui faire des histoires, et par conséquent du tapage... du scandale... ce qui fermerait de plus en plus à ta chère moitié les portes qu'elle veut absolument forcer... Tu entends ... Mufflo...? Halte-là!...

Elle était presque belle, la petite, dans sa froide et pâle expression de rage... Si Mufflo était rentré à ce moment, elle était assez forte pour l'envoyer à la messe ... tout de suite!

* * *

Il revint trois heures après... Il était 10 heures du soir.

Léontine l'attendait...

Immédiatement, à la tête de sa femme, il vit qu'une scène allait éclater...

— Dis donc..., lui demande Léontine les dents serrées, la bouche narquoise..., est-ce que ton agence... ce soir... t'a pris aussi cher qu'hier?...

Mufflo reçut le coup en pleine poitrine et ne dit pas un mot, Alors Léontine s'exaspéra, mais lentement, sans précipitation, comme elle en avait l'habitude...

— ... Ainsi, c'était écrit!... Son mari serait indécrottable... et, à chaque instant, il faudrai s'attendre à une stupidité nouvelle... Depuis qu'ils sont mariés, elle a tout fait pour réaliser des économies, élever leur situation, faire donner à Gaetan, dans son lycée, la plus complète éducation.

Elle a rogné sur ses toilettes!... Elle a porté deux saisons de suite les mêmes bottines!... Elle descend tous les jours dans des détails de pot-au-feu!...

Et lui, Mufflo, ne voit rien de tout cela!... L'argent, péniblement amassé, sou à sou, par cette noble et travailleuse femme qu'était sa mère... à lui (!!!) il a toujours voulu le prendre pour le jeter aux quatre vents du ciel!...

... Il l'avait donc volé, cet argent, qu'il lui brûlait ainsi les doigts?... Hier, c'était la sottise des élections... Et aujourd'hui!

— Quel mobile assez stupide peut t'avoir jeté dans ce que tu fais depuis un mois?... Voyons.. reste pas là, comme une buse... Réponds donc... Sais-tu ce que tu fais?... Ou bien, faut-il nous l'avouer, es-tu complètement fou!? à lier!..

* * *

Huit jours après, dans l'église paroissiale, Mufflo, qui ne paye plus l'agence, a repris son service d'espionnage... Comme l'ivrogne qui a juré de ne plus boire et qui revient sur ses pas pour sacrifier une fois encore à sa passion, Mufflo est là, derrière l'abbé Duroseau, lequel, très tranquillement, dit son bréviaire devant son confessionnal

Chez Mufflo, maintenant, c'est devenu de la maladie... un tic nerveux... irrésistible...

A certains moments, il en a des vertiges, des étourdissements... Le sang lui monte à la tête... Tout tourne... Il y a toujours ces rondes de Jésuites, de curés, qui dansent éperdument autour de ses pas...

Il est donc là... en face de lui... ce petit curé Duroseau... Oh! comme il n'a pas volé son nom!... Comme il le tuerait, là.. d'un seul coup de poing!... Comme il l'aplatirrait! Et comme ce serait bon!... Il semble que ça le soulagerait... Car les curés, c'est son gibier à lui... le gibier de sa famille... et bon chien chasse de race!...

Positivement, ça lui fait mal de se contenir ainsi... Est-ce la chaleur du calorifère?... Ou bien le sang trop généreux qui bouillonne dans ses veines?... Mais il voit tout rouge... Il a autour de la tête une sorte de calotte de plomb ..., une calotte qui se resserre... qui lui fait sortir les yeux hors de la tête.

Il devrait partir... Il sent qu'il ne peut plus résister à la poussée terrible qui monte en lui. Oui.. il va le tuer... le curé... sûrement!...

Oh!... que se passe-t-il? Serait-ce une congestion?... En voulant s'avancer vers une chaise pour s'y appuyer, Mufflo sent tout d'un coup ses jambes se dérober sous lui. Il résiste, il se retient, se cramponne, se débat... Mais la tête semble se vider, un brouillard s'étend devant ses yeux...

Et, moitié sur la grille du calorifqre, moitié sur le pavé du sanctuaire, il s'abat lourdement comme un boeuf...

. . . .

Quand il revint à lui, il était étendu tout de son long sur le meuble de la sacristie; une Soeur en cornette blanche lui dabinait le frant de vinaigre; et, devant lui, un jeune abbé très silencieux, le contemplait avec ce regard attristé qu'on donne à ceux qui n'ont plus aucun espoir de guérir...

Mufflo, la bouche baveuse, écarte furieusement le prêtre de ses deux mains toutes grandes ouvertes et dont les doigts se crispent.

— Des curés!... murmure-t-il avec effroi... Des curés! Oh! que de curés!

Et il se rejette en arrière.. effrayant... écumeux.

— Ce sont vos meilleurs amis, répond l'abbé Duroseau.

— Amis?... Amis?... répète Mufflo dont le visage douloureux détend, et dont le regard angoissé semble avoir, un instant, la vision intégrale de la vérité.. Amis?/. Vrai?.. Alors.. oh oui!.. Sauvez-moi!.. J'étouffe!.. Léontine!

* * *

Et maintenant, si vous allez un jour dans la verte vallée où se trouve l'asile des fous de Prémontrés et si vous visitez l'établissement les autres. Pour employer le langage de l'interne le cerveau "fait de la gomme anticléricale".

— Mais la seule vue de l'aumônier doit le mettre dans des états extraordinaires?

— Chose curieuse... au contraire! Tous les matins, il serre affectueusement les mains de M. l'aumônier, en répétant toujours, mais alors sur un ton très doux : "Les curés!... Oh! les curés!..." comme s'il évoquait une vision lointaine et toute pleine d'effroi.. mais de reconnaissance aussi...

D'ailleurs, c'est un jeune abbé de Paris qui l'a retiré de la Salpêtrière; ce prêtre paye régulièrement sa pension ici, et souvent même lui envoie des petites douceurs... Quand ce pauvre M. Rumahu les reçoit, c'est encore le même manège : il retourne le paquet dans tous les sens, en murmurant très bas :

— Oh! les curés!...

— Ce fou n'a pas de famille du tout?...

— .. On m'a assuré, répond la jeune Soeur, que sa femme vit encore et mène une existence très large à Paris... En tous cas, ils ne s'occupent amais de lui, et je ne les ai jamais vus...

(Fin)

LA PAIX..... JUSQU'AU BOUT

Paris.—A l'heure même où disparaît de la scène du monde M. de Bethmann-Holweg, on recommence à parler des responsabilités de la guerre. Certains, en effet, n'ont pas renoncé à essayer d'alléger le terrible fardeau qui pèse sur ceux qui furent les dirigeants de l'Empire allemand aux heures sombres de juillet et d'août 1914.

On aura beau discuter, évoquer, tirer des archives de nouveaux documents, les lire à la loupe, voire lire entre les lignes, on ne ferra pas que l'ancien chancelier de l'empire d'Allemagne, mort le 2 janvier 1921, n'ait, en une séance tragique du Reichstag, le 4 août 1914, avoué publiquement que l'Allemagne avait violé la neutralité de la Belgique. Prenant acte de cet aveu, le 6 juillet 1915, le cardinal Gaspari, au nom de S. S. le pape Benoît XV, constatait que "l'invasion de la Belgique se trouvait par conséquent, directement comprise dans les paroles.. par lesquelles le SaintPère réprouvait hautement toute injustice, de quelque côté et pour quelque motif qu'elle soit commise.

Le procès des origines de la guerre n'en reste pas moins ouvert, et, chaque jour, de nouvelles pièces y sont versées. Or, on a fait grand bruit, ces dernières semaines, autour d'une démarche que l'ambassadeur d'Autriche à Paris a faite, le 31 juillet 1914, au ministère français des Affaires Etrangères. L'ambassadeur d'Autriche avait déclaré, "parlant, il est vrai, à titre personnel, qu'il devrait être encore possible de régler la question, la mobilisation n'étant pas la guerre et laissant quelques jours pour causer. Il appartiendrait à la Serbie de demander à l'Autriche ses conditions."

Démarche tardive certes! Mais lorsqu'on songe à la folie de meurtre et de destruction que représente une guerre, ne doit-on pas, jusqu'à la dernière minute, tenter le possible et l'impossible pour maintenir la paix?... A-t-on jamais le droit de dire : "Trop tard" et de laisser les évènements suivre leur cours?...

Qui aurait le triste courage de le prétendre? Aussi bien, c'est une grave accusation qu'on a portée contre le diplomate français qui reçut la communication de l'ambassadeur Autrichien, lorsqu'on a prétendu qu'il se contenta de répondre à celui-ci: "Trop tard"...

Hâtons-nous de dire qu'il n'en est rien. La France qui ne cessa de vouloir la paix, la France qui, alors que tout espoir était perdu, s'employait encore à sauver la paix, la France ne pouvait laisser échapper, si tardive qu'elle fût, et en dépit du caractère tout "personnel" donné par l'ambassadeur à sa communication, cette chance suprême dépargner au monde les horreurs d'une conflagration générale.

C'est le 31 juillet 1914, à 11 heures et quart du soir, qu'eut lieu la démarche autrichienne. Dans la nuit même, avant 6 heures du matin, le diplomate français, qui n'est autre que Monsieur Philippe Berthelot, actuellement secrétaire général du Ministère des Affaires Etrangères, avait rédigé un télégramme à l'adresse des trois ambassadeurs français de Saint-Pétersbourg, Vienne et Rome, dans lequel, rapportant la démarche de l'ambassadeur autrichien, il concluait : "Il semble donc... qu'; la paix puisse, même à cette heure tardive, être préservée".

La vérité est qu'au dernier moment l'Autriche se montra bien, en effet, hésitante, inquiète, en présence des conséquences effroyables—qu'elle n'avait pas prévues d'abord—de son agression contre la Serbie. Malheureusement, Berlin ne lui permit pas de revenir en arrière et la course à l'abîme continua L'ex-chancelier allemand qui vient de descendre dans la tombe le sait mieux que personne.

—X. Y. Z.

A LOEUR—On demande une maison moderne a peu pris 6 chambres. Près de l'Académie Saint Joseph, si possible. S'adresser à N. J. P. Bertrand, 145 Market, Winnipeg. Phone A7537. Le locataire signera un bail pour un an si désiré.

QUELLE HEURE EST-IL?

"Pour régler notre montre", comme dirait Jacques Bainville de l'Action française de Paris, "essayons de voir l'heure au cadran de la politique mondiale."

Le plus grand acte de politique internationale de l'année 1920 a été accompli par la France. En envoyant en Pologne, à l'heure où la patrie de Sobieski allait être écrasée sous le talon bolcheviste, le général Weygand et des centanies d'autres officiers français, avec des munitions de toutes sortes, Millerand a sauvé la Pologne, la France et l'Europe. Et si l'Angleterre eût voulu alors donner à la France et à la Pologne un appui sans réserve, c'en était fait du monstre bolcheviste. Mais il est écrit que la France sera toujours la plus généreuse, parce qu'elle est la plus noble nation du monde: nobilissima Gallorum gens, a dit Léon XIII. Salut donc à la très noble et très généreuse nation française, qui, tout en rendant à la culture depuis la fin de la guerre 2,870,000 acres de son sol sur un total de 5,760,000 acres dévastés, et tout en reconstruisant 3,540 de ses 11,500 usines détruites ou pillées par les Allemands, a su trouver encore dans son coeur assez de charité et dans son génie assez de lumière pour courir au secours de la Pologne et la sauver de la mort, pendant que 89 de ses enfants (sur un total de 153 missionnaires catholiques morts en 1920) tombaient au champ d'honneur évangélique! Gallia docet.

Malheureusement, l'Angleterre n'a pas marché dans le sillon lumineux tracé par la France, en cette année 1920. Une politique d'un réalisme outrancier a éloigné de plus en plus le gouvernement britannique de la collaboration avec la France, qu'exigeaient pourtant les intérêts supérieurs de la paix mondiale et de la civilisation chrétienne. C'est là la grande erreur de la politique internationale de l'année dernière. Extrêmement soucieuse d'assurer la route terrestre comme la route maritime de son empire des Indes, affligé, lui aussi, de la peste quasi universelle des agitateurs; subissant trop souvent, à l'intérieur, la pression déshonorante d'un parti ouvrier empoisonné par l'idée socialiste et révolutionnaire; gravement et justement alarmée par le problème angoissant du soulèvement irlandais, l'Angleterre, au lieu de marcher à côté de la France dans l'esprit de sage et politique entente dont elle sut s'inspirer au temps de la grande guerre, l'Angleterre a incliné fortement vers une politique d'égoïsme national, laquelle pourrait bien, un jour nuire plus encore à l'Empire britannique qu'à l'Europe et au monde. Sa peur de l'ébranlement des Indes lui a fait négliger les intérêts séculaires de la France en Orient; son inquiétude des menées ouvrières socialistes anglaises anglaises l'an entraînée du côté des innommables tyrans du malheureux peuple russe; et sa crainte de la révolution irlandaise lui a fait perdre déplorablement, et plus d'une fois, la notion de la justice dans l'oeuvre de répression provoquée par certains agitateurs, dont les crimes furent aussi sévèrement condamnés par les évêques d'Irlande que ceux de maints soldats britanniques. Ansi donc l'Angleterre, après avoir eu sa large part de gloire dans la victoire des Alliés, a failli dans la paix.

Nous faisons ces constatations avec le plus profond regret parce qu'une Angleterre puissante et respectée veut dire un Canada heureux et prospère, et aussi parce que après la Papauté et avec la Papauté, l'espoir du monde, fatigué de la guerre et du chaos, c'est une alliance, ou du moins une entente parfaite entre les plus grandes nations du monde, la France et l'Angleterre Tant que ces deux nations ne seront pas unies dans l'acceptation solidaire d'un programme de restauration politique mondiale, la Ligue des Nations restera un vain mot; et l'action pontificale elle-même pourra difficilement donner toute la mesure de sa suprême bienfaisance.

Comment, en effet, le Pape pourra-t-il mener à bonne fin son grand programme pacificateur à base de désarmement, si les deux premières nations du monde ne peuvent s'entendre pour désarmer le million de soldats bolchevistes, qui menacent aujourd'hui la vie de l'Europe et la sécurité même du Saint-Siège? Et comment la France, ce boulevard de l'Europe et du monde, la grande sacrifiée de tous les holocaustes, pourra-t-elle, sans risque de se suicider, se dépouiller de son armure pour une fin qui irestera chimérique, si elle est seule à répondre aux appels du Pape?

La paix du monde repose donc, en définitive, sur l'entente anglo-française; et le désarmement n'est qu'une utopie désastreuse, si le Pape n'est pas écouté en même temps par les quatre nations les plus puissantes du monde, la France, l'Angleterre, les Etats-Unis, le Japon, et par les Bolchevistes eux-mêmes? Si, en effet, les quatre plus fortes nations désarment, alors que la Russie déchaînée reste armée jusqu'aux dents, qui protègera l'Europe contre le flot des barbares? Sera-ce l'Allemagne, qui a semé elle-même le vent bolcheviste dans la guerre pour récolter la tempête russe dans la paix? Avant donc que l'Europe s'ôte les armes des mains, il paraît bien nécessaire qu'on s'entende pour arracher aux bolchevistes leurs propres armes, que le désarmement de l'Europe rendrait invincibles.

Encore un coup, quelle heure est-il en Europe et dans le monde? C'est l'heure de la France, forte, unie, respectée, aussi grande dans la paix que dans la guerre, marchant d'accord avec l'Angleterre, demain, et trouvant bientôt dans une entente parfaite avec le Saint-Siège le secret d'une oeuvre de restauration politique et sociale qui sauvera le monde. — Antonio Huot, ptre. (Semaine religieuse de Québec).

16 NOVEMBRE 1919 —9 JANVIER 1921

Le 16 novemrbe 1919, eurent lieu les premières élections législatives françaises qui suivirent la guerre. La volonté du suffrage universel de ne pas voir renaître les vieilles querelles religieuses, si heureusement étouffées par l'union sacrée née dans le péril: voilà ce qu'elles signifièrent.

Il faut bien constater, hélas! que quelques politiciens, attardés dans leux rancunes e tleur parti-pris, ne s'en consolaient pas. Ceux-là ne cachaient pas leur espoir que le suffrage restreint leur permit de prendre leur revanche contre le suffrage universel. Aussi s'ingénièrent-ils à empêcher, par exemple, que le projet de loi ordonnant la reprise des relations diplomatiques entre le Saint-Siège et la République,—voté à la Chambre, par 200 voix de majorité—vint, devant le Sénat, avant le renouvellement partiel du 9 Janvier 1921? Ils comptaient que, discuté après ce renouvellement le projet courrait plus de risques d'être rejeté par la Haute Assemblée.

Espoir déçu! Les élections de dimanche dernier n'ont presque rien changé à la composition politique du Sénat. Résultat d'autant plus significatif qu'à n'en douter le suffrage restreint a moins subi l'influence paisante de la guerre que le suffrage universel, où, bien entendu, les combattants ont été infiniment plus nombreux.

Le suffrage restreint, après le suffrage universel, a manifesté son attachement profond aux institutions républicaines: mais, de plus, en plus nettement, le pays entend marquer que le véritable idéal républicain doit être un idéal de paix et de liberté; que la vraie république, loin d'être hostile aux forces morales et religieuses, doit en respecter et en favoriser l'épanouissement, puisqu'elle ne peut vivre sans elles.

—X. Y. Z.

Si vous voulez que vos lectures laissent en vous des impressions durables, bornez-vous à quelques auteurs pleins d'un esprit sage, et nourrissez-vous de leurs écrits.

Il faut parcourir beaucoup de livres pour meubler sa mémoire; mais quand on veut se former un goût sûr et un bon style, il faut en lire peu et tous dans le genre de son talent.

A NOS ABONNES

"NOS ABONNES SONT PRIES DE REFERRER A L'ETIQUETTE D'EXPEDITION AFIN DE CONSTATER SI LEUR ABONNEMENT EST EN REGLE OU S'IL EST DU. S'IL Y A ERREUR, NOUS LES PRIONS DE NOUS EN NOTIFIER. SI L'ABONNEMENT EST DU, NOUS LEUR SERIONS TRES RECONNAISSANT DE BIEN VOULOIR NOUS EN ENVOYER IMMEDIATEMENT LE PAIEMENT."

Notes Locales

M. A. Potvin est parti pour Ottawa dimanche le 6 février.

Mme St-Cyr de Saint-Boniface, est de retour d'un voyage de 5 semains dans la province de Québec Elle a visité Montréal et Ste-Anne de Beaupré, Qué. Elle était hôte de M. Jos. St-Cyr, père de M. St-Cyr de St-Boniface.

L'installation des officiers pour l'année 1921 des Artisans Canadiens-français, succursale St-Boniface, heir soir a été faite par le représentant du conseil, M. J.-B. Leclerc, sous la présidence de M. le Curé Jubinville. M. l'abbé Lamy a lu les promesses et M. Dr Laurendeau a pris le siège de la présidence. Une partie de cartes et un goûté a terminé la soirée. Les prix ont été gagnés par Mlle L. Baillargeon et Mme M. E. Sabourin, M. C. Fournier et T. Pelletier. Le vase en verre taillé a été gagné par Mme Léo Marcil.

LE BANQUET DES PAUVRES

Les vieillards de l'Hospice Youville ont été conviés, jeudi dernier, à une riche table. Annuellement, ils ont un grand dîner fourni par les bonnes Dames Patronnesses de Saint-Boniface. Cette année le repas a été présidé par M. le curé Jubinville, qui était accompagné des RR. PP. Bourque, S.J., rectur du Collège, J. Magnan, supérieur du Juniorat; des abbés Prud'homme, chancelier, et D. Lamy, de l'archevêché.

Pour ce banquet, comme toujours, le menu était abondant et exquis. Les bons vieux et vieilles paraissaient savourer les choses douces au goût, et sur ces fronts ridés passaient des rayons de contentement qui témoignaient qu'en leur coeur, ils appréciaient davantage encore la bienveillante attention et la tendre délicatesse des bons Pères, des Abbés et Dames Patronesses empressés autour d'eux.

Cette fête de charité a toujours quelque chose de touchant. Que les bienfaitrices des pauvres de cet hospice soient félicités et remerciées de la jouissance qu'elles procurent chaque année aux chers protégés des Soeurs Grises.

—*Communiqué.*

CONCERT

A l'Académie Saint-Joseph, St-Boniface il y aura un concert au profit des orgues de la cathédrale, donné par les élèves de l'Académie avec le concours de M. le ténor Hélie, ainsi que de dames de Saint-Boniface et de Winnipeg. Ce concert aura lieu le 24 février, à 8 p.m. Entrée : 50 sous.

POUR VOIR CLAIR SUR ROUTE

Nous voilà donc engagés sur la route de 1921. En verrons-nous le terme? C'est là le secret de Dieu. Et c'est pourquoi nous devons entreprendre ce voyage de douze mois avec tout ce qu'il faut pour le bien finir dans l'éternité.

Il faut donc marcher droit sur la route nouvelle; et pour marcher droit dans un chemin qui peut conduire à l'éternité, il faut avancer dans la lumière de Dieu: *in lumine tuo videbimus lumen.*

Or, quels sont les obstacles les plus redoutables que nous montre la lumière de Dieu sur la route de l'humanité, aux premiers jours de ce nouvel an? La lumière du Vatican, qui a projeté ses rayons pénétrants sur toutes les routes du monde à la veille de la naissance du Sauveur, nous en a fait voir clairement cinq: la négation de l'autorité; la haine fratricide; la soif des plaisirs; le dégoût du travail; l'oubli de la fin surnaturelle de l'homme.

Nous vivons dans un temps où il y a peut-être plus de gens qui veulent conduire qu'il n'y a d'hommes qui veulent obéir. Et c'est là précisément ce qui fait que le monde est un peu à l'envers. L'orgueil et l'esprit d'indépendance commencent de bonne heure, auourd'hui, à faire leûrs ravages au sein de la famille; et les parents qui "déplaisent" par une fermeté trop exemplaire sont vite "renvoyés à leurs affaires". On est "assez grand pour se conduire", de nos jours, dès qu'on sait faire le mal. Et les parents se font trop souvent petits, rien que pour avoir la paix avec des enfants dont la tête s'est développée aux dépens du coeur. Le commandement fait peur à ceux qui ont reçu de Dieu l'autorité pour l'exercer. On tend ainsi de plus en plus à faire la paix sur le dos de l'autorité. "Mon enfant est devenu incontrôlable", dit la mère; et le père se lamente avec la mère, au lieu de mettre à la raison le fils ou la fille indocile. Mais que feront donc, demain, les enfants de ces enfants?

Pareillement, dans la société, les petits maîtres abondent. Nous avons des prophètes qui nous prédisent, tous les matins, la fin des Etats civilisés. On finit par en rire, sans doute; mais, avant de rire des prophètes et de leurs prophéties, on a eu le temps de rire de l'autorité: et la société n'y gagne rien. Le ournalisme est devenu pour beaucoup une course à la sensation. On paraît heureux et pressé d'annoncer les crimes et les scandales, comme s'ils devaient être la pâture quotidienne de l'humanité. Les difficultés internationales, vraies, fausses ou grossies à plaisir, sont toutes imputées aux gouvernants avec une joie qui frise le cynisme; et l'on prend plaisir à voir le monde dans le chaos, du moment qu'on croit pouvoir en rendre responsable l'autorité. C'est que, par suite de l'esprit d'insubordination qui se répand de plus en plus dans les masses, la fronde est devenue un art qui paye son homme.

La haine fraticide est une autre plaie de l'humanité, a dit le Pape aux cardinaux. C'est un vieil héritage de l'égoïsme, dont l'appétit toujours inassouvi a été la cause de bien des guerres et de bien des séditons depuis que l'envie de Caïn a tué Abel. La dernière guerre a soulevé de nouvelles haines; elle en a ravivé d'anciennes. Grâce à Dieu, elle n'a pu prendre racine dans les âmes chrétiennes, la justice et la charité y occupant la place. Et c'est ce qui fait heureusement que les touchants appels de Benoit XV en faveur des enfants de nos puissants ennemis d'hier, miséreux d'aujourd'hui, trouvent tant d'écho dans nos coeurs et dans ceux de nos alliés. "La vie chrétienne, disait le Souverain Pontife dans son encyclique du 28 mai 1920, consiste essentiellement dans la charité." Voilà le seul remède aux haines fratricides, tant celles qui soulèvent les citoyens d'un même pays les uns contre les autres.

Quant à la soif des plaisirs, c'est un déchaînement, dans la jeunesse surtout. On a fait presque une science de la provocation au mal. Les millions qui se dépensent tous les ans rien que pour annoncer les pièces scandaleuses des théâtres, dont les affiches guettent les yeux de nos jeunes gens dans les rues et sur les places publiques, nous donnent une idée des recettes que rapportent ces représentations. Les salles de danse publques, avec leur promiscuité dangereuse, sont venues encore ajouter au scandale; et l'on s'ingénie, parfois même chez les catholiques, à légitimer des danses dont le nom même est synonyme de lubricité La presse, ici encore, se fait trop souvent la servante des passions, moyennant finances.

La grande loi chrétienne du travail — *in sudore vultus tui vesceris pane* — est souvent méprisée. On cherche les expédients pour faire le plus d'argent le plus vite possible. L'effort honnête et patient est de plus en plus regardé comme inintelligent. Partout, le rendement du travail diminue, et les exigences du travailleur augmentent. Le dégoût du labeur monte avec le luxe; le service dans les familles est abandonné par les jeunes filles du peuple, parce qu'il lie trop l'indépendance; on ne tient plus compte des conventions avec l'honnêteté que l'on se faisait scrupule d'y mettre autrefois.

Enfin, dit le Saint-Père, le monde oublie trop, de nos jours, la fin surnaturelle de l'homme. On sattache à la terre comme si tout devait finir avec la vie. La grande parole de salut : "cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroit" a fait place, chez un trop grand nombre d'hommes, à cette maxime mondaine : "cherchons d'abord la richesse et le prestige qu'elle dönne, et nous serons respectés". Aussi, la vanité règne en maîtresse sur d'innombrables âmes, et elle tend de plus en plus à devenir la règle des actions humaines. La loi de la prière, loi fondamentale du salut, est oubliée. On s'attache à la terre comme si vérités, qui seules font les grands hommes et les grands peuples.

Combien voit-on d'hommes politiques, aujourd'hui, qui vont s'agenouiller devant le tabernacle, comme le faisait Garcia Moreno, avant d'aller discuter, au parlement, les intérêts et peut-être le sort de la nation? On désapprend même le nom de Dieu, à force de ne pas l'entendre dans la vie publique.

Heureusement pour le peuple canadien-français, c'est encore dans notre chère province de Québec que la tradition chrétienne est le mieux conservée. Les messages du Novel An de notre lieutenant-gouverneur et de notre premier ministre, que les journaux communiquaient il y a quinze jours, sonnaient la note chrétienne "Je m'unis, disait sir Charles Fitzpatrick, à tous les citoyens de ma bonne province, aux professionnels et aux cultivateurs, aux industriels et aux ouvriers, aux, financiers et aux négociants, pour remercier la Providence des faveurs qu'Elle a réservéées, au cours de l'année qui s'achève, à notre chère province, et pour la prier de favoriser encore, en 1921, les efforts de tous dans la voie du progrès". Et l'hon. M. Alexandre Taschereau : "En cet instant de crise universelle, où le vieil ordre de chose subit un si rude assaut, puissions-nous, dans Québec, bien comprendre notre devoir envers lEglise et envers l'Etat".

Ces nobles paroles de nos chefs politiques nous sont un gage que le remède aux plaies sociales recommandé par le Saint-Père dans son message de Noël aux cardinaux, *le retour à la pratique des principes de l'Evangile*, sera d'application plus facile chez nous que dans les trop nombreux pays où les hommes publics ont peur de parler le langage chrétien.

Aussi, malgré tous les obstacles, c'est avec confiance que nous nous sommes engagés dans la nouvelle année, où nous irons droit notre chemin vers le progrès religieux et social de plus en plus assuré, si nous voulons suivre en tout les enseignements et les directions de l'Eglise, qui seule peut guider nos pas à la lumière de la vérité.—A. H. (Semaine Religieuse de Québec).

LA LUTTE CONTRE LE CHOMAGE

De toutes les grandes nations européennes, la France est certainement la moins atteinte par la crise de chômage. Même si l'on s'en rapportait aux statistiques officielles des ouvriers secourus par les caisses de chômage, on serait tenté de dire que la situation est normale. Et plus encore l'étranger qui constate le calme parfait règne non seulement à Paris, mais dans les gros centres ouvriers de sa banlieue, doit avoir cette impression que notre pays est privilégié.

La vérité, c'est que nous avons en France, moins de chômeurs que, par exemple, l'Angleterre; c'est aussi que notre classe ouvrière est plus raisonnable; c'est enfin, que la région parisienne n'est pas la plus éprouvée.

La crise de chômage est, en effet, consécutive à la vague de baisse, et l'on sait que celle-ci affecte principalement l'industrie textile dont les centres les plus actifs sont, en France, Lille-Roubaix, Lyon, St-Etienne et Mulhouse.

Or, dans la région lilloise, l'industrie de la laine compte 2,000 chômeurs et 34,000 ouvriers travaillant de 2 à 4 jours par semaine; l'industrie de coton est moins touchée; la moitié des filatures fait 40 heures par semaine, le cinquième 38 heures et le reste 48, 32 et 25 heures. Il n'y a que 600 chômeurs complets.

A Mulhouse, cinq impostantes filatures ont réduit la semaine de travail à 40 heures, les ouvrières recevant pour les heures de chômage 25o|o de leur salaire et l'indemnité de vie chère.

A St-Etienne, 8,000 ouvriers du ruban sont sans travail.

A Paris, c'est surtout le vêtement, la chaussure et le papier qui souffrent de la mévente.

D'autres industries comme la verrerie se plaignent de la concurrence des pays à change déprécié. Ainsi, deux verreries bordelaises sur quatre ont éteint leurs feux. Les bouteilles de Slovaquie arrivant à Bordeaux à 0.25 centimes pièce moins chères que celles fabriquées dans cette ville. Les verreries du Nord sont également dans une situation difficile à cause de la concurrence belge.

En présence de cette situation qui, sans être alarmante est sérieuse, étant donné le prix élevé de la vie, le gouvernement s'est ému. Dès avant les vacances, à la suite d'un débat prolongé à la Chambre des Députés, il s'est engagé à relever légèrement certains tarifs de douane. L'augmentation des droits visera surtout à compenser la charge que fait peser sur la métallurgie française de l'Est, le haut prix auquel elle paie le charbon. Il est remarquable que certains députés socialistes eux-même, comme M. Ringnier, se sont prononcés en faveur de tarifs douaniers protecteurs.

Le gouvernement agira dune façon plus directe contre le chômage en confiant à l'industrie d'importantes commandes d'uniformes pour l'armée. D'autre part, un certain nombre de places fortes ayant été déclassées, les municipalités seront invitées à presser les travaux de démolition et de terrassement. Enfin, les industriels ont été priés par le Ministre du Travail de réduire les heures de travail pour tout leur personnel plutôt que d'en licencier une partie.

Les syndicats ouvrier approuvent fort cette tactique et signalent que certaines font encore des journées de dix heures.

On pensera peut-être que la France avec ses régions dévastées à refaire ne devrait pas avoir un seul chômeur. Et, de fait, des milliers d'ouvriers étrangers sont occupés ras, à Verdun et sur toute l'étendue de l'ancien front. Mais il faut tenir compte des habitudes et des répugnanges de l'ouvrier. Le terrassier et le maçon parisiens se refusent à aller dans le Nord et, d'autre part, il y a l'orgueil corporatif qui rive l'ouvrier à son métier. Ainsi, les mineurs de Lens n'ont pas voulu collaborer au déblaiement de Lens. Ils ont préféré aller à 20 kilomètres de chez eux travailler dans les mines de Bruay. Le mineur veut la mine, le métallurgiste la forge et le filateur, la filature. Et cela rend le problème du chômage très difficile à résoudre, même dans un pays comme la France où le bâtiment, non moins que l'agriculture manque de bras...

U. Falaize.

Le centenaire de Garcia Moreno

Le 24 décembre de l'année prochaine, l'Equateur catholique célèbrera le centenaire de la naissance de l'illustre homme d'Etat et martyr du droit chrétien, Gabriel Garcia Moreno.

Afin d'honorer dignement la mémoire du grand président, le Comité organisateur a résolu l'érection d'un monument national, qui soit comme l'expression de l'hommage de ses concitoyens reconnaissants. Les catholiques des autres pays n'hésiteront pas à s'unir à ses compatriotes pour célébrer dignement celui qui fut au siècle dernier, une des plus pures gloires de l'Eglise et dont un célèbre écrivain espagnol Menendes y Pelayo a pu dire que c'est l'homme de notre temps qui a réalisé, mieux que tout autre, l'idéal évangélique du magistrat chrétien.

L'ART DE GOUVERNER SA LANGUE

Préférer écouter que parler — car vaut mieux se taire que parler —et parler moins que plus — et bien que beaucoup — et à propos que souvent.—Réfléchir avant de parler—savoir praler par son silence. — Retenir sa langue quand son coeur est ému. — Parler après les autres — toujours bien des autres — jamais pour s'excuser — toujours avec modestie — jamais contre la vérité — toujours avec discrétion, jamais par humeur. — Quand la vanité s'y mêle, purifier son intention. — Ne parler ni trop haut, ni trop bas. — Ne s'informer de rien par curiosité. — Laisser au monde parler du monde. — Ne se plaindre de rien, ni des personnes, ni des choses. — Ne point parler de soi, ni des siens — peu de ses oeuvres — peu de ess peines — et encore à peu de personnes. — Point de paroles inutiles — mais savoir dire des riens en récréation—disant tout devant Dieu et pour Dieu.

UN PETIT CONSEIL

La "rêvasserie" n'a jamais produit de bon; elle détourne des choses sérieuses, remplit une jeune tête d'orgueil et de pensées fausses, l'habitude peu à peu à se complaire en soi-même, à ne pouvoir plus supporter aucune observation; plus d'épanchement, on vit seule, toujours seule, quoique entourée. Inutile de demander un avis, on ne le suivrait pas. Vous voyez maintenant le danger, mes jeunes amies : n'y tombez pas.

Une raillerie fine et aimable l'amour-propre moins rebelle qu'une censure amère, qui, le plus souvent, blesse au lieu de guérir.

UN GRND-PERE QUI PROMET

Un vieillard de quatre-vingt-treize ans, originaire de la Galice, ayant quitté sa patrie depuis soixante-douze ans, y est revenu dernièrement avec une famille qui se compose de : 16 filles—23 fils—34 petites-filles—47 petits-fils—43 arrière-petites-filles — 38 arrière-petits-fils — 3 bis-arrière-petits-fils —72 gendres et belles-filles. Total, 247 personnes.

Il s'est marié trois fois, a eu 31 enfants dont l'aîné a maintenant soixante-dix ans. L'aîné de ses petits-enfants est de vingt-huit ans plus âgé que son oncle le dernier fils de son grand-père. Le vieillard jouit d'une santé robuste ne fume pas et n'a jamais pris de vin ni d'alcool d'aucune sorte.

L. D. C. F.

La Ligue des Demoiselles Catholiques de Langue française donnera une partie de cartes avec court programme musical, le 20 février prochain, à 8 h. 15, à l'Académie Provencher. Prix d'entrée : 50 sous. Les recettes de cette partie de cartes seront employés pour venir en aide aux pauvres.



CITE DE ST-BONIFACE

AVIS RE ARRERAGES DE TAXES

La vente des terrains pour arrérages de taxes aura lieu vers le 30 avril prochain.

Tous les terrains sur lesquels il y aura plus d'une année d'arrérages seront vendus à cette date; la préparation de cette liste est déjà commencée et ce travail sera terminé vers le 15 mars. Si vous avez des paiements à faire veuillez communiquer immédiatement avec le trésorier ou avant cette date afin d'éviter les frais.

Le trésorier est authorisé à recevoir des paiements en à compte.

J. C. DUSSAULT,
Trésorier.

Petites Annonces

50 SOUS PAR INSERTION

ON DEMANDE AGENT—Un de nos agents la semaine dernière à fait un profit clair de $91. Un autre $112 en vendant nos essences en tubes de maison en maison. Ecrivez-nous immédiatement pour le territoire que vous aurez à porcourir. Homme ou femme. Ecrivez à Craig Brothers, Niagara Falls, Can.